

À L'ÉTUVÉE

par Margaret Atwood



Tout commença dans les cours arrières. Au début, les hommes s'occupèrent de la chaleur et de la fumée, et de jouer dangereusement avec les grandes fourchettes. Leurs femmes leur donnèrent des tabliers de couteil rayé affichant des inscriptions comme *Hot Sruffou The Boss* - pour les stimuler. Et puis les choses se mirent à s'embrouiller, pour savoir qui ferait la vaisselle, on ne peut pas toujours compter sur des assiettes de carton, et a peu près a la même époque les femmes en eurent assez de confectionner des brownies au butterscotch et des salades au jello avec des carottes râpées et des guimauves miniatures, et voulurent faire de l'argent à la place, et d'une chose a l'autre, tout s'enchaîna. Les femmes dirent qu'il y avait seulement 24 heures dans une journée : et les hommes qui, ce siècle-là, s'enorgueillissaient encore de leur rationalité, durent admettre que c'était vrai.

Durant un certain temps, on décida que les hommes seraient responsables des sorties de nourriture plus masculines : rôtis, steaks, poulets et canards morts, gésiers, coeurs, tout ce qui, manifestement, avait été tue, tout ce qui avait visiblement saigné. Les femmes firent le reste, les panais glaces et la mousse aux prunes, tout ce qui était fleuri ou fruité, ou mou et fondant au centre. Et tout alla très bien durant environ une décade. Tout le monde encouragea les hommes a continuer et les femmes, sortant furtivement de chez elles le matin avec leurs nouveaux attache-cases tout craquants, leurs billets d'autobus en main parce que les hommes avaient besoin des station-wagons pour rapporter les carcasses à la maison, sentaient qu'elles avaient gagné quelque chose.

Mais le temps n'est pas immobile, et les hommes refusèrent d'en rester là. On ne pouvait pas les garder isolés dans leurs cuisines respectives, ces cuisines où l'on admettait les femmes de moins en moins souvent parce que, disaient les hommes, elles n'aiguisaient même pas les couteaux correctement. Les hommes commencèrent à acheter des appareils de cuisine, qu'ils passaient les fins de semaine a démonter et à huiler. Il y eut d'abord quelques accidents, quelques doigts ou bouts de nez coupés, mais les hommes se tannèrent bientôt et se tournèrent vers d'autres «horizons» : râpe-noix automatiques, gadgets électroniques pour desserrer les couvercles des pots. Durant les partys, ils se regroupaient a un bout de la pièce pour échanger des recettes secrètes et des histoires de cuisine, des récits de soufflés audacieusement sauvés à la dernière minute. ou de poires flambées dont ils avaient perdu le contrôle et qu'ils avaient dû immobiliser de force. Quelques-unes de ces histoires contenaient des expressions risquées, comme *poitrines de poulet*. En effet, l'imagerie sexuelle changeait : bols et fourchettes s'imposèrent de plus en plus et *batteur à oeufs*, *cocotte-vapeur* et *arrosoir à dinde* devinrent des mots que seules les jeunes femmes les plus audacieuses, le genre à trouver excitant de beurrer ses propres toasts, voudraient s'aventurer a prononcer en public. Les hommes incapables de très bien cuisiner se tenaient aux abords de ces groupes, ayant peur d'en dire trop, admirant les plus vieux et plus expérimentés, souhaitant être comme eux.



Illustration: d'après le collage de Margaret Atwood en couverture de *Murder in the Dark*.

Peu de temps après, les hommes démissionnèrent massivement de leurs emplois, afin de pouvoir passer plus de temps à la cuisine. Les magazines y virent une tendance moderne. On poussa toutes les femmes sur le marché du travail, qu'elles le veuillent ou non : il fallait que quelqu'un gagne de l'argent, et elles ne voulaient pas, naturellement, que la masculinité de leurs maris soit menacée. Désormais, le statut d'un homme dans la communauté se révélait à la longueur de ses couteaux à dépecer, à leur nombre et à la finesse de leur aiguisage, et au fait qu'ils soient très simples ou ornementés d'or et de pierres précieuses.

Clubs privés et sociétés secrètes se mirent à foisonner. Dès leur première rencontre, les hommes échangeaient maintenant des poignées de main spéciales - la torsion Béchamel, la double prise mousse au chocolat - pour montrer qu'ils avaient été initiés. On signala aux femmes, qui à cette époque n'entraient plus du tout dans les cuisines sous peine d'être considérées comme non féminines, que chef (cuisinier) signifie chef (patron) après tout, et que si les *Mixmasters* étaient communs, personne n'avait jamais entendu parler de *Mixmistress*. On commença à voir dans les revues des articles "psychologiques" sur l'origine de l'envie de la cuisine chez les femmes, et sur les façons de la guérir. On recommanda l'amputation du bout de la langue et, comme vous le savez, cela devint une pratique largement répandue chez les nations les plus avancées. Si la Nature avait voulu que les femmes cuisinent, disait-on, Dieu aurait conçu les couteaux à découper ronds, avec des trous au milieu.

Ceci est de l'histoire. Mais ce n'est pas une histoire familière à la plupart des peuples. Elle n'existe plus que dans les quelques collections d'archives qui n'ont pas encore été détruites et dans des manuscrits comme celui-ci, transmis d'une femme à l'autre, habituellement la nuit, recopiés à la main ou mémorisés. Il est subversif de ma part d'écrire ces mots, également. Si je le fais quand même, au risque d'y perdre ma propre liberté, c'est qu'il y a maintenant, après plusieurs siècles de stagnation, des signes que l'espoir, et donc le changement, sont encore une fois devenus possibles.

Les femmes dans leurs habits finement rayés, exilées au living-room ou elles sirotent docilement les verres de porto servis par leurs maris, avaient l'habitude de rester assises mal à l'aise et silencieuses et d'écouter les éclats de rire bruyants, bien virils et quelque peu moqueurs, explosant derrière les portes closes de la cuisine. Mais elles ont commencé à murmurer entre elles. Quand elles sont avec d'autres femmes en qui elles ont confiance, elles parlent d'une époque très lointaine, perdue dans les brumes de la légende mais sous-entendue dans ces paquets de lettres trouvées dans des malles de greniers, et dans les fresques secrètes peintes sur les murs d'un temple abandonné, cette époque où l'on permettait aux femmes aussi de participer au rituel incarnant aujourd'hui les plus profondes convictions religieuses de notre société : la transformation de la farine bénie en pain sacré. La nuit, elles rêvent, et ce sont de longs rêves clandestins, confus et obscurcis par les ombres. Elles rêvent de plonger leurs mains dans la terre, qui est rouge comme le sang et si douce, qui est laiteuse et chaude. Elles rêvent que la terre elle-même s'assemble sous leurs mains, se gonfle, se refaçonne et s'épanouit en millier de formes, pour elles aussi, de nouveau pour elles. Elles rêvent de pommes ; elles rêvent de la création du monde ; elles rêvent de liberté.

TRADUCTION :
FRANÇOISE GUÉNETTE